SASKATCHEWAN

Première tentative d'apostolat chez les Esquimaux.

Rapport du R. P. Turquetil, O. M. I., au Directeur des « Missions ».

Lac Caribou, 17 novembre 1906.

Prologue.

J'arrive d'un voyage de sept mois chez les Esquimaux du Nord-Est. Ce voyage avait un triple but : étudier la langue, sonder les dispositions des païens au point de vue d'une mission à fonder chez eux, et examiner aussi les différentes difficultés ou obstacles matériels qui pourraient s'opposer à la réalisation de ce projet.

Je partis en avril dernier, convaincu que Dieu voulait cette œuvre. Cette persuasion faisait toute ma force et mon bonheur. La divine Providence ne m'a pas fait défaut un seul instant. Elle a veillé, au contraire, avec soin sur son missionnaire, comme nous le verrons dans la suite: Puisse cette conviction dissiper toute crainte d'impossibilité, de difficultés extrêmes ; inspirer confiance et déterminer une véritable fondation de mission chez les Esquimaux. « *Da animas, cætera tolle.* »

Quelques mots sur les tentatives précédentes et les dispositions connues des Esquimaux ne seront pas ici hors d'intérêt.

Le R. P. Gasté est le premier et le seul missionnaire qui ait jamais pénétré jusqu'ici dans l'intérieur des terres incultes ou désert du Nord-Ouest. C'était en l'année 1868. Le jeune apôtre suivait les Montagnais, alors païens pour la plupart. Le Père revint, ou mieux fut rapporté de ce voyage plutôt mort que vif. Une marche de huit cents milles (plus de 1200 kilomètres) dans l'eau glacée (car c'était au printemps, à l'époque de la fonte des neiges) ; la faim, le froid, la fatigue, sept mois de séjour sous la tente et souvent sans feu, tout cela avait ébranlé l'organisme tout entier du pauvre Père. Il lui fallut près de deux ans pour se remettre. Dans son séjour au Lac Rond (c Tou ban ctoue) le missionnaire, en contact avec les Esquimaux, acquit sur ceux-ci une grande influence. Le plus fameux sorcier obtint du Père la faveur de coucher près de lui, et, à son réveil, le proclama le premier d'entre les blancs et se reconnut inférieur à lui ! En outre cet écrivain (c'est le nom donné au prêtre par les Esquimaux), cet écrivain, dis-je, avait une soutane, une croix, n'était point marié. Il différait donc du ministre résidant au fort de Pierre (Churchill). C'était du nouveau. La curiosité était piquée. Les Esquimaux vinrent au Lac Caribou pour y vendre leurs fourrures. Là ils trouvèrent meilleure chance de commerce, et depuis lors ils viennent ici, chaque année (en fort petit nombre d'ailleurs), s'approvisionner de poudre et de tabac au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La mission Saint-Pierre du Lac Caribou, d'autre part, se trouvait dans l'impossibilité de reprendre le premier essai tenté en 1868.

En octobre 1900, je vins rejoindre ici le R. P. Gasté et le R. P. Ancel. J'étais jeune, heureux, les Esquimaux me plaisaient, le projet fut repris.

A Noël 1901, je me rendis au dernier camp des Montagnais du Nord pour me familiariser avec leur langue et y rencontrer les Esquimaux. Je les vis en effet, mais trop peu nombreux et seulement en passant. Ils campaient à

trois nuits de là. Je voulus y aller et connus par expérience qu'un voyage en hiver dans ce désert était impossible. Deux autres tentatives au printemps de 1903 et 1904 ne furent pas plus heureuses. En 1905, le chef des Esquimaux me propose lui-même le plan suivant : partir au printemps avant le grand dégel, voyager à la montagnaise, c'est-à-dire chasser et pêcher tout le long du chemin, surtout avancer lentement. « Nous sommes encore dans les glaces quand depuis longtemps règne l'été au Lac Caribou », me disait le sauvage. Tous me pressaient d'aller à eux, car ces pauvres gens voulaient le progrès. Ils avaient demandé depuis longtemps un poste de commerce plus rapproché d'eux (la chose est encore aujourd'hui à l'état de projet), et ils espéraient que la fondation d'une mission serait le plus sûr moyen d'arriver au poste de traite désiré. Le plan du chef était bon, mais il fallait pouvoir disposer librement de son temps. Le R. P. Ancel, alors supérieur, était dans un état de santé qui ne lui permettait pas de rester seul ici pendant de si longs mois. C'est alors qu'il fut nommé supérieur de l'Ile à la Crosse, et le R. P. Egenolf me fut donné comme socius. Je pouvais confier dès lors la mission à mon nouveau compagnon et faire face aux exigences du voyage projeté.

Le départ fut fixé au printemps 1906. Or la famine se faisait sentir depuis l'automne précédent, le caribou manquait. Les sauvages perdaient leurs derniers chiens, et plusieurs même d'entre eux mouraient des suites de trop longues misères. Tout l'hiver se passe ainsi sans qu'aucune chance de succès se présente à nos esprits en ce qui concerne la nouvelle mission à fonder. En avril, les Esquimaux arrivent encore, mais exténués et mourants de faim. Ils ne paraissent pas en état de retourner, car ils n'ont plus de chiens, et il leur faut haler leur traîneau dans la grande neige. Un moment j'avais compté sur eux pour transporter mes menus bagages, espérant les suivre tant bien que mal. Tout espoir s'évanouit, mes appréhensions

redoublent ; ces malheureux retournent à la hâte, car le caribou a été signalé au sud-ouest de Churchill. Bientôt il va reprendre sa marche vers le Nord. La seule chance de salut pour ces pauvres gens est de retourner au plus vite et avant le grand dégel. Je les vois partir avec peine et fort inquiet sur leur sort. J'abandonnais à regret tout espoir de voyage. Mais Dieu qui voulait sans doute nous apprendre à ne compter que sur lui vint à notre secours. Quelques Montagnais vont partir au Nord à la recherche du caribou. Je cours aux nouvelles : « Nous ne pouvons pas t'aider pour le voyage, mais tant que nous aurons quelque chose à manger, le Père ne mourra pas de faim auprès de nous. Du campement où nous nous rendons, il faut quatre jours au plus pour gagner les Esquimaux. Si nous rencontrons le caribou, tout va bien ; s'il n'y en a point tu resteras avec nous jusqu'à l'été. » Ce dénouement imprévu est pour moi un indice de la volonté du Ciel. Trois jours après nous partons.

Départ, première étape.

C'était le 25 avril 1906, les sauvages étaient partis l'avant-veille au soir. Seul, un jeune homme m'accompagne avec toute sa petite famille. Il emporte la loge qui nous servira de maison jusqu'à l'été, tout son petit ménage et quelques menus objets pour moi. J'ai cinq bons chiens à ma traîne. Je la charge en conséquence, tente, lit, chapelle, moustiquaire, livres, cahiers, habits d'hiver et d'été, médecines, puis les rêts pour la pêche, fusils, poudre, balles, etc ; ajoutez les vivres pour huit jours et le poisson des chiens, ficelez bien solidement le tout, et marche ! Gare la misère si le dégel nous prend !... Mais enfin, à la grâce de Dieu qui saura bien nous aider... Nous ne faisons guère plus de quinze milles ce jour-là, le lac est mauvais et l'eau profonde.

26. — « *Benedicite glacies et nives Domino.* » Un froid sec et intense a transformé en glace vive toute cette neige fondue où nous avons pataugé la veille. Montée sur des lisses d'acier, la traîne glisse rapide sur la neige durcie. A terre, il faut retenir les chiens qui s'élancent et menacent de tout briser contre les arbres. Sur le lac, c'est une course joyeuse où nous pouvons respirer plus à l'aise.

Le temps se maintient ainsi au froid trois jours durant. Je me sens heureux et plein de reconnaissance envers Dieu. Déjà nous passons le Lac La Loche et abandonnons le chemin d'hiver pour suivre les lacs. Le temps paraît vouloir se remettre à la chaleur, mais, grâce à Dieu, nous avons franchi le plus mauvais pas.

29. — Temps chaud. Nous avançons sans difficulté cependant. Les premières chaleurs avaient pénétré la neige réduite en eau épaisse. Le froid des trois jours précédents l'a transformée en glace compacte et nous sommes maintenant en pays découvert. La croûte résiste bien encore jusqu'au soir.

30. — La nuit n'a pas été froide. A trois heures de l'après-midi nous campons.

1er mai. — Même temps, nous avançons jusqu'à midi. Deux heures seulement nous séparent du Grand Lac. Nous faisons demi-charge et repartons. Trois paires de raquettes battent le chemin en avant qui apparaît comme une tranchée profonde entre deux murailles. Nous arrivons au lac. Une tasse de thé nous réconforte, puis nous retournons en arrière chercher les bagages abandonnés et revenons camper. Une partie de la nuit se passe à faire sécher nos vêtements. Sur le matin, une pluie torrentielle nous surprend au lit, et nous retient tout le jour suivant.

3 mai. — Le lac est tout en eau. Nous en avons jusqu'à la ceinture. Mais il nous tarde de gagner le camp Montagnais situé à l'extrémité du lac, car nos provisions s'épuisent et nos chiens n'ont plus mangé depuis deux jours. Nous abandonnons là toute notre charge et partons. Nous

eûmes beaucoup à souffrir ce jour-là. Sur le soir, le froid reprend encore, avec vent du nord. La marche devient dangereuse. Nous sommes trop mouillés et trop fatigués aussi. Nous campons.

4 mai. — Le lendemain à notre réveil nous croyons être au cœur de l'hiver. Vingt milles à peine nous séparent du camp et nous devons faire deux fois le feu avant d'arriver. Le vent rafale de tous côtés, le froid nous pénètre jusqu'aux os. Nous arrivons enfin au terme de la première étape. Nous avions franchi 360 milles anglais, soit près de 150 lieues.

Séjour au camp des Montagnais.

La famine. — En approchant du camp, je suis frappé de l'odeur nauséabonde qui s'échappe des loges. Tout ce monde (une soixantaine de sauvages) vit de caribous tués à la lance l'automne dernier. Les deux bords de la rivière sont jonchés de cadavres sur une longueur de plusieurs milles. Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un vaste charnier en décomposition. O mon Dieu, que la faim est chose terrible ! Les sauvages se nourrissent de ces chairs livides qui n'ont plus aucune consistance, jusqu'à ce que la vue de cet immense cimetière béant et infect leur soulève le cœur. J'essaie la pêche. Nous tranchons dans la glace qui peut bien avoir trois mètres d'épaisseur. Pas un poisson. J'essaie de l'hameçon, et me voilà silencieusement assis au large, regardant tour à tour le ciel et la terre et le fond de l'eau. Pas de poisson, mais l'eau qui fait miroir me présente toujours la même figure d'un pêcheur ennuyé, impatient et presque colère. C'est que je faisais triste mine à ce triste métier ! Triste mine au repas aussi. Le thé seul en faisait tous les frais. J'apprends qu'à trois heures de marche d'ici un petit rapide s'est ouvert entre les détroits. J'y tends mes rets, six carpes blanches ! Quelle joie alors ! elles valaient pour moi plus que tout l'or du monde en ce moment.

Dans l'abondance. — Nos chiens, eux, étaient à la fête. Déjà j'avais envoyé chercher nos bagages abandonnés à l'entrée du lac. A force d'instances je décidai deux sauvages Montagnais à pousser une pointe en avant plus au nord à la recherche du caribou. L'été s'avançait à grands pas et je jouais ma dernière chance d'arriver aux Esquimaux. Nos chasseurs rencontrent le gibier le jour même à la tombée de la nuit. Ils abattent douze caribous, passent la nuit en festin, et reviennent chargés de vivres. Nous partons aussitôt vers la Terre promise. Le lendemain à 10 heures du matin nous arrivons aux premières bandes de « Reindeers ». Le soir, il y en avait 80 de tués, et le lendemain soir, 200. Une activité dévorante s'empare des sauvages. Les hommes à l'affût, les jeunes gens dépècent et charrient la viande aux maisons, les femmes la préparent activement nuit et jour. Il semble que tout renaît à la vie. Le sauvage a retrouvé sa gaieté insouciante du lendemain. Pour moi, je pensais à partir, quand surgit une nouvelle difficulté. Mon seul engagé ne peut m'accompagner. Sa femme se trouve dans un état de santé qui ne lui permet pas d'entreprendre un tel voyage. Je cherche vainement un autre compagnon. Chacun a de bonnes et belles excuses. Au fond, ils ont peur des Esquimaux et n'osent l'avouer. Je demande un jeune homme, un enfant, seulement capable de mettre les rets à l'eau pour moi. Inutile, ses parents croiraient l'envoyer à une mort certaine. « Eh bien, moi j'irai quand même! Que deux hommes me conduisent seulement. Ils reviendront de suite. Je resterai seul s'il le faut. Je suis envoyé et j'irai. » Les femmesse lamentent, les hommes se récrient et présentent mille difficultés, j'irai quand même, leur dis-je. Là-dessus, l'un d'eux, grand parleur devant l'Eternel, se charge d'appuyer ma résolution, me désigne sur-le-champ deux compagnons comme guides et nous partons.

Deuxième étape.

Nous étions au 28 mai. Le voyage est d'un nouveau genre, nous voici en plein pays découvert. Plus de trace de végétation aucune. A peine quelques menues branches rampantes sans tronc qui font l'effet de racines filantes. Les feuilles sont celles de l'épinette, mais rien de commun par ailleurs entre cet arbre et la plante rabougrie. C'est le désert qui commence. Dans les lacs, l'eau est profonde. Nous aurons décidément les pieds nets pour arriver chez les païens. A terre, la neige a disparu en grande partie des bancs de sable et des rochers. Nous suffisons à peine à remuer la traîne, les chiens s'épuisent, les lisses s'arrachent ou se brisent. Le sauvage, lui, ne perd pas un moment de sa belle humeur. Car de tous côtés on n'aperçoit que caribous. La terre en est couverte. Nous en abattons quelques-uns aux heures des repas. Je prends la langue et la moelle, mes sauvages se disputent les cornes nouvelles comme la meilleure partie. La cuisine est vite faite. Et nous continuons notre marche pénible, mais joyeuse quand même. Là, le marais inégal, raboteux, moitié eau, moitié glace. Là, des bancs de sable et des rochers sans fin. Puis encore ces immenses langues de terre incultes, sorte de limon rouge à couches superposées, qui semble tenir à la fois de l'éponge et de la boue. Entre les collines, nous rencontrons aussi quelques vallées étroites et profondes où coule un torrent furieux. Il faut passer. Le fouet ranime les chiens hésitants. Les voici à la nage : à peine la traîne est-elle à l'eau, qu'elle part à la dérive et entraîne les chiens qui n'en peuvent plus. Heureux encore, si véhicule et coursiers ne viennent pas donner contre quelques rochers perdus au fond de ce ravin. Je sens tout à coup la traîne se dérober sous moi. Elle bascule et ne demande plus qu'à tourner; l'eau est trop profonde. Oh! l'équilibre instable! à califourchon

sur un tonneau, comme jadis aux courses nautiques les jours de fêtes au bord de la mer Normande. Aujourd'hui, le bain forcé n'est plus si agréable qu'alors. Il a pourtant le don d'exciter les rires et les plaisanteries des sauvages. Marais, rochers, sables, boue, collines et torrents se succèdent sans interruption pendant cinq jours. Nous ne suffisons pas à nous sécher le soir faute de feu. Mais fatigue et sommeil sont le meilleur des oreillers, comme l'appétit la meilleure des sauces. Nous arrivons enfin le sixième jour au grand Lac Ennadace. Mais trop tard pour gagner le camp des Esquimaux. Nous campons.

Dimanche 3 juin. — Fête de la Pentecôte. *Veni Sancte Spiritus*. Venez Esprit Saint éclairer nos esprits et fortifier nos cœurs.

Arrivée aux Esquimaux.

Il fait un froid sec et vif. Le lac est bon Nous suivons une piste de traîneau. Les chiens ont retrouvé leur ardeur première. Il est 11 heures du matin quand nous apercevons les loges des Esquimaux.

Nous étions encore à quelques centaines de verges au large que déjà les femmes se précipitent à notre rencontre et s'empressent de toucher nos traînes. C'est leur manière de saluer les étrangers. Elles ne doivent jamais toucher la main d'un homme. Nous abordons. J'envoie un joyeux « taïma », bonjour, à tout ce monde réuni et donne la main aux hommes. Mais on ne répond guère à mon salut. Est-ce crainte ou mécontentement? L'un d'eux m'est connu. Je vais à lui. Nous entrons dans sa loge. « C'est bien loin ton pays. » Mais lui m'interrompt aussitôt : « As-tu vu les Esquimaux qui sont allés au Lac Caribou ce printemps? » Cette seule question me révèle toute l'affreuse réalité. Une profonde tristesse m'envahit. J'interroge à mon tour : « Combien d'Esquimaux sont arrivés? » — « Nous étions douze, dit-il, trois seulement arrivèrent. Un seul pouvait

marcher encore, les deux autres se traînaient sur les genoux et les coudes. Quatre jeunes gens partirent aussitôt à la recherche des malheureux. Trois d'entre eux qui avaient perdu connaissance ont pu être rapportés et sauvés, on n'a plus eu de nouvelles des autres. » — « Et toi, as-tu vu ces hommes? ou seulement les cadavres ou bien les pistes des malheureux? » — « Je n'ai rien vu, je ne sais rien, car nous avons pris un autre chemin. » On n'entend plus alors que pleurs et sanglots, cris de douleur et de désespoir de ces pauvres gens. Quelle scène, mon Dieu! J'étais vivement impressionné. Un vieux prend alors la parole. Après avoir exprimé sa douleur, il en vient aux blancs qu'il accuse de paresse et de fourberie : « Ils pouvaient nous aider, ils ne l'ont pas fait. Ils feignent de nous aimer et n'aiment que nos fourrures. Ils ont pendu deux Esquimaux coupables d'avoir tué un mauvais chef de leur nation. Pourquoi ces blancs-là se mêlent-ils de nous gouverner? s'ils nous laissent mourir de faim. Au Nord, l'Esquimau vit heureux avec sa famille, et nous, ici, les seuls qui travaillions pour les blancs, nous pleurons à journée entière. Il n'y a plus ici que des veuves et des orphelins. Tous les hommes ont péri misérablement, les corbeaux et les loups les dévorent. » Et les pleurs éclatent de nouveau. Je ne savais que répondre. J'étais trop ému. Il me comprirent sans doute, et la part que je prenais à leur douleur. Ils se contentèrent de quelques mots de réponse de ma part. « Quant à toi, nous savons que tu ne mens pas, et que tu nous aimes. C'est pourquoi nous ne voulons pas nous cacher avec toi, et te disons tout ce que nous avons sur le cœur. »

Epreuve.

Nos compagnons cependant n'étaient pas sans inquiétude à mon sujet. Comment laisser le Père seul au milieu de païens si mal disposés à l'égard des blancs? Ils me

firent part de leurs appréhensions. « Voyons, leur fis-je, êtes-vous encore des enfants? Vous connaissez bien le cœur de l'homme pourtant, et vous le dites vous-mêmes, on ne peut pas croire à un homme fâché. » Cette simple réflexion suffit à les rassurer quelque peu. Quant à moi, je l'étais beaucoup moins que je ne paraissais l'être. Dans la bouche d'un Montagnais, pareil discours ne serait que fanfaronnades. Le cœur soulagé, le sauvage rirait lui-même le premier de ses propres exagérations, l'Esquimau, lui, a beaucoup plus de sang-froid, ce semble. Ces histoires de meurtres et de vengeances que nous entendons chaque année le montrent bien. Mais, attendons à demain. La nuit porte conseil. Je dresse donc ma tente au milieu des loges et m'installe. La curiosité s'éveille. Chacun veut voir, entendre le Père. Je me laisse volontiers déborder par tout le monde, grands et petits. Je n'ai plus une minute à moi pour songer à ma situation. Le soir venu, je congédie tous les curieux et monte sur la colline voisine me recueillir un instant. Là, seul avec mes pensées, je sens s'élever en moi une lutte terrible : les païens ne me comprendront pas de suite. Il attendent de moi force présents, poudre, tabac, etc., et moi je leur demande, au contraire, de me fournir gratuitement des vivres, du bois de chauffage. Il me faudra bien aussi une hutte ou loge quelconque pour l'automne. Me voilà entre leurs mains. Et s'ils ne montrent qu'indifférence à mon endroit? Cinq mois ne se passent pas comme un jour. La faim, la soif, le froid, l'ennui, le dégoût, les contradictions peut-être, tout cela se présente à mon esprit comme une réalité vivante qui me terrasse. Reculer, mais c'est déclarer l'œuvre impossible ! A tout prix, je voudrais rester. Mais ne deviens-je pas imprudent, téméraire? Je compromets par ma faute l'œuvre qui m'est confiée. J'avais l'esprit à la torture et la tête en feu. Oh! qu'il est beau ce cri de l'Apôtre : « Passer les mers, convertir une âme et mourir. » Mais le jeune cœur qu'enthousiasme cette devise ne sait

pas encore ce que pèse la Croix du missionnaire. Je l'ignorais moi aussi jusqu'alors, et elle m'écrasait de son poids. J'en vins à pleurer de ne pouvoir me dominer moi-même. Je n'aurais pas le courage, je le sens, de retourner en arrière : j'ai trop désiré et aimé cette œuvre. D'autre part, m'obstiner à rester m'apparaît comme une faute dont les conséquences retomberont infailliblement sur l'œuvre elle-même.

Je commence à réciter mon chapelet pour donner le change à mon esprit. Doucement et sans choc, la pensée que Dieu a voulu ce voyage me rassure et m'éclaire. Si je viens seul, j'ai subi les circonstances, sans l'avoir désiré par folle témérité. Puis je revois nos premiers Pères aux premiers jours de leur apostolat. Humainement parlant, ils ne pouvaient rien eux-mêmes et ils ont réussi. Dieu avait voulu me faire sentir, une fois de plus, que sans Lui nous ne sommes pas et ne pouvons plus être ses instruments; qu'avec Lui et par Lui nous aurons toujours la force, la paix et le bonheur. Oui, le bonheur. Ma joie en ce moment n'a d'égale que l'angoisse qui l'avait précédée.

Mes compagnons me quittent le lendemain pour retourner dans leur pays, et je reste seul avec Dieu, Marie et ma Croix !

Je ne transcrirai pas ici mes notes de chaque jour, ceci serait trop long et donnerait lieu à de nombreuses répétitions. Je grouperai plutôt ces notes détachées pour les ranger sous différents chefs d'idées ou titres, tels que genre de vie, mœurs, etc.

I. — Aperçu du camp à notre arrivée et plus tard à l'époque des chaleurs.

Sur le lac « Ennadape'toue » (1), au fond d'une baie longue et étroite, six loges sont debout. A l'extérieur, le

(1) Ce mot en Montagnais signifie lac de l'affût aux mauvais Cris. D'après la tradition qui est conservée, c'était au temps où Cris et

sol est jonché de peaux, de poils, entrailles de caribous, viandes fraîches, viandes sèches, ossements et cornes, débris de repas et mille impuretés de toutes sortes, suite d'un séjour prolongé d'hommes et de chiens. L'aspect est repoussant de saleté. Les caribous récemment abattus gisent pêle-mêle au milieu des ordures. Nul ne songe encore à les vider ni à les dépecer. A ces fins gourmets, il faut du faisandé. Je ne parle pas de ces mille libertés que se permettent les enfants, voire même les chiens qui jouent au milieu de ces viandes informes. Il est des choses qu'on ne saurait exprimer.

Bientôt cependant les chaleurs d'été se font sentir et le camp aussi. On ne se fera jamais une idée de ces horreurs. Un nuage de mouches couvre les chairs faisandées toutes saignantes, étendues à terre parmi tant d'immondices. Le bourdonnement de ces milliers d'insectes s'entend à de grandes distances. Ce qui fut viande naguère n'est plus maintenant qu'une affreuse pourriture vivante qui grouille partout. La terre elle-même, tout imprégnée de sang, ne résiste plus à ces vers dévorants. On n'aperçoit plus un brin de mousse ni de foin autour de ces débris infects, l'odeur nauséabonde qui se dégage de toutes ces horreurs devient insupportable. Le vent souffle-t-il du côté du camp? on ne saurait plus respirer. Les sauvages abandonnent leur loge. Moi aussi, je quitte ma tente et me mets à errer tout le jour. Là, je médite en silence sur la voracité des moustiques qui me mangent tout vivant. Ils sont légion et se fourrent partout. Le moustiquaire qui me protège en

Montagnais étaient en guerre. Ces derniers, campés sur le lac en question, aperçurent un jour quantité de mousse-foin, branchages flottant sur l'eau. Ils eurent vite fait de reconnaître les Cris leurs ennemis qui, coiffés de ces étranges bonnets, essayaient de passer à la nage, afin de surprendre leurs adversaires. Ils les laissèrent approcher, puis s'élançant dans leurs canots, ils percèrent à la lance ces caribous d'un nouveau genre. D'où le mot chasse « eddape », l'affût en canot.

est tout couvert. Leur musique grinçante m'abasourdit. Un vrai fléau. L'imagination se reporte alors à mon insu au beau Lac Caribou. Folie! Au Lac Caribou, je pensais à la douce France. Ici, je revois la mission Saint-Pierre, agréable séjour. L'esprit est ainsi fait, n'est-il pas vrai? Nous croyons volontiers qu'il n'y a de bon que ce que nous n'avons pas; il nous semble aussi que nous ne serons bien que là où nous ne sommes pas. Voilà bien le secret de n'avancer à rien et de reculer toujours en croyant faire mieux. Je ris de mes propres pensées. Humiliée, la folle du logis s'enfuit pour ne plus reparaître.

Voyons un peu la demeure du sauvage C'est une loge conique et hermétiquement close de toutes parts. Elle est de peau de caribou, poil en dehors. Soulevez la peau qui ferme l'entrée. Une forte odeur vous saisit à la gorge. Ces loges sont si bien fermées qu'elles ne laisseront même pas entrer un moustique, mais, par contre, elles sont de vrais accumulateurs de l'odeur nauséabonde qui se dégage du camp. En outre, la propreté n'y brille pas. Restes de repas, menus morceaux de gras ou de graisse fondue qui se hâtent de rancir pour mieux aiguiser l'appétit, voilà l'aspect de la salle à manger. Cette même loge sert de chambre à coucher, et comme telle n'est qu'une sentine infecte. L'ameublement est fort simple. Quelques peaux de caribous étendues au fond servent de tapis le jour et de lit la nuit. Admirez en passant les perches qui soutiennent ce palais. Elles ont appartenu aux ancêtres qui les cherchèrent jadis aux pays des Montagnais et se les transmettent de père en fils comme précieux héritage. Aux premiers jours de l'hiver, la loge dont nous parlons (tuppepk) fait place à « l'iggiou » ou maison de neige, mieux faite pour protéger ses habitants contre les intempéries de l'air.

II. — Aspect des sauvages. — Costumes.

J'ai rencontré ici et plus loin au nord trois types bien distincts de sauvages Esquimaux. L'un que je pourrais appeler le pur Esquimau, car il domine : teint jaune, yeux ovales, nez puissant et aplati, figure large et carrée, le regard plein d'intelligence et de malice. L'Esquimau est de taille moyenne, mais trapu et fort, le type est beau surtout à l'âge tendre. Plus tard il acquiert un cachet de virilité qui ne manque pas d'une certaine beauté.

Voici un autre type bien différent : figure longue et ovale, le crâne dénudé accuse une grande tendance à la forme « pain de sucre », les yeux et la bouche démesurément ouverts, lèvres épaisses, nez allongé. On croirait voir l'homme intermédiaire tel que l'imaginèrent les fauteurs de l'origine simienne de l'homme. Il y a aussi des nains appartenant à cette catégorie. Il me sembla que ces malheureux étaient plutôt l'objet de la risée de leurs compatriotes. De fait on se croirait, à première vue, en présence d'un idiot hébété et sans volonté.

Une troisième classe enfin qui diffère complètement des uns et des autres : le visage est d'une beauté remarquable, le teint blanc et plutôt pâle, manières franchement gaies et pleines de laisser-aller, le regard vif, fier, plein d'indépendance et d'ironie.

Je remarquai que les individus de cette classe s'imposaient et dominaient toujours, et cela sans effort. Je croirais volontiers qu'ils sont d'origine métis. Mais je n'ai pu me renseigner à ce sujet. Je n'ai pas vu chez eux de femmes tatouées. Tous les autres portent indistinctement le même tatouage : quatre ou cinq traits de la racine du nez aux tempes, barres transversales des narines aux oreilles et toute une série de lignes suivant la mâchoire inférieure pour se réunir au menton.

Le costume est tout en peau de caribou avec poil. Chaque

saison a ses exigences qui modifient la forme, l'ampleur et le nombre des vêtements, mais la recherche, l'amour de l'extra, du brillant sont de toute saison. Certaines ornementations aux capots d'hommes ou de femmes témoignent d'une grande patience, d'habileté et aussi de bon goût. Perles, verroteries, clinquants, dents de caribou ou de bœuf musqué, tout cela s'entremêle agréablement dans un ensemble qui satisfait les yeux.

Le premier habit de l'enfant est le bonnet, chef d'œuvre de broderies en perles. Plus tard, quand il commence à marcher, on lui met une sorte de pantalons qui sont des cottes et non pas des culottes. Ensuite, un petit capot, à queue écourtée, complète le costume, qui sera le même pour garçons et filles jusqu'à l'âge de puberté. Jusqu'à cet âge aussi, les enfants des deux sexes peuvent imiter indistinctement leurs petits frères sauvages des pays chauds en se contentant du costume adamique. Passé cet âge, la femme ne doit plus même quitter ses souliers en presence d'un homme. Mais l'homme, lui, n'est point si scrupuleux. Il se contente du strict nécessaire chez les autres ; chez lui, il agit à sa guise et imite plus souvent les enfants.

III. — **Cuisine.**

Les Esquimaux sont mangeurs de cru. C'est même ce que signifie leur nom. L'été, pourtant, ils mangent rarement la viande crue et saignante, mais plutôt celle qui a été séchée au soleil. La préparation ou séchage de la viande constitue donc la cuisine ordinaire des ménagères esquimaudes. Ce sont elles, en effet, qui ont laissé faisander à point les corps des caribous, étendus pêle-mêle dans le camp décrit plus haut. Ce sont elles qui dépècent maintenant la viande en tranches épaisses et l'étendent à terre sans aucun souci de propreté. Elles encore qui doivent surveiller le séchage de la viande. Ni les mouches, ni les

vers qui pullulent, ni la pluie qui hâte la décomposition, n'entrent en ligne de compte dans leurs préoccupations. La viande reste étendue jusqu'à ce que la chaleur ait tué les derniers vers. Ensuite elles la retournent ou, s'il faut parler avec plus de vérité, elles retournent ce qui fut viande. La cuisine est faite. Chacun, hommes, femmes, enfants, voire même les chiens, peut, si l'appétit lui en dit, choisir et déguster ces débris informes et repoussants.

S'agit-il de faire bouillir la viande? Le silex ou la loupe avec quelques grains de poudre servent à allumer le feu, c'est-à-dire à enflammer quelques menus brins de mousse ou de foin. Le bois de chauffage, ce sont les menues branchettes de ces racines filantes dont j'ai parlé plus haut, ce qui donne beaucoup de fumée. Il faudra bien quatre ou cinq heures de cuisson pour obtenir quelque chose de moins cru, mais qu'y faire? Le feu est donc allumé. La chaudière est à sa place, soit dehors à terre, à la merci des chiens, qui l'ont nettoyée, d'ailleurs. On les a appelés à cet effet. Il en faut dire autant de la grande écuelle en bois ou en pierre qui sert de plat à viande. Il fut propre le jour où il devint plat à viande. Depuis ce temps, il a vu bien des affronts, mais toujours il reste plat.

Notre cuisinière s'empare donc du chaudron et le remplit d'eau, y plonge quelques mollets de caribou non séparés qui traînent un peu partout, installe le tout sur deux roches, s'assied près du foyer et regarde la fumée pour savoir où en est son feu. Le plus souvent, l'eau qui sert à la cuisson des aliments ne provient pas du lac. Une petite mare, au milieu des mousses pourries du marais, contient une eau épaisse, de couleur mystère, qui tient du vert et du noir, et l'usage de cette eau stagnante et souillée est de rigueur pour les femmes en maintes circonstances. « Elles ne peuvent pas boire l'eau du lac maintenant », me dit-on un jour que je leur distribuais à elles et à leurs enfants les restes de mon repas. J'attendais le pourquoi. Il ne vint pas et je n'osai le demander.

IV. — **Repas.**

Je décrirai seulement ici deux repas : l'un de poisson en été, l'autre de viande crue et gelée en octobre.

J'avais été invité personnellement au repas de poisson ; cela faisait longtemps que je n'en avais plus mangé, c'était l'heure du dîner, il fallait faire plaisir au monde, une occasion d'apprendre la langue, j'acceptai. Naïf que j'étais, de me croire assez Esquimaudé pour partager le repas de mes gens. J'entre dans la loge obscure. Tout le monde couché à plat ventre autour du plat. Dans le bouillon et parmi les restes du repas précédent nageaient deux poissons blancs, bouillis tout ronds, sans être écaillés ni vidés. L'un des convives coupe, un autre arrache, un troisième plus expéditif encore enlève le morceau, y croque à belles dents et le rejette dans le plat. Puis un silence, les mâchoires fonctionnent avidement ; soudain les lèvres s'entr'ouvrent, les dents se resserrent et un jet puissant d'écailles, d'arêtes et d'os broyés s'échappe de toutes les bouches dans la direction du plat. Le bouillon saute et sursaute de toutes parts. Au même instant les quatre doigts et le pouce se retrouvent ensemble au plat. Les plus vifs s'empressent de saisir le reste, et un autre recherche les menus débris de chair mâchée, et plaisante sur la maladresse du convive malhabile qui l'a rejetée avec les écailles. Je regardais triste et étonné cette scène sauvage. Quatre têtes s'abattent à la fois sur le bouillon qui disparaît en un clin d'œil. Les buveurs se relèvent, prennent une longue haleine en signe de satisfaction. Un enfant verse un reste de bouillon dans le plat et la scène recommence. On apporte ensuite de l'eau en quantité, la chaudière passe de bouche en bouche. Le menu est épuisé, tous les récipients vidés, le repas est fini. L'estomac surchargé (les convives ont quitté la table pour venir à ce festin), l'estomac, dis-je, se détend : ce ne sont plus qu'éructations bruyantes. L'in-

testin, lui aussi, prend les mêmes libertés. Le reste ne peut plus s'écrire. « Ut canes et non homines ».

Repas de viande crue et gelée. — Nous voici en novembre. J'allais aux malades. Entrant dans la loge, je restai un instant interloqué à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux. Un corps de caribou gît à terre dépouillé de sa peau. On ne l'a pas vidé, on n'a même pas coupé les cornes. Tous s'acharnent aux côtes. L'intérieur est mis à jour. On crève la panse qui contient l'assaisonnement indispensable. Tout le sang figé et congelé qui entoure le cœur et les poumons est l'autre condiment nécessaire. Alors seulement commence le festin. Ce spectacle m'impressionne plus que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Je n'ai donné ici que les grandes lignes. Un tableau trop fidèle montrerait à nu des choses qu'on ne peut lire sans dégoût.

V. — **Disposition des sauvages à mon endroit.**

Ce que je devenais au milieu des païens. On se demande sans doute ce que je deviens seul en pareil milieu.

Les Montagnais m'ont à peine quitté que ma tente regorge de monde du matin au soir. On me pose mille et mille questions. « Viens-tu de l'autre côté de la mer ? » — « Oui. » — « Dans ton pays fait-on des fusils, la poudre et les étoffes ? » — « Oui, et voire même le tabac. » Le fameux « oui » paraît les hypnotiser. Chacun veut l'entendre et on me pose souvent cette fameuse question : « Tu viens du pays d'outre-mer ? », uniquement pour entendre le fameux « oui. » — « Ton père vit-il encore ? » — « Non, je n'ai plus ni père, ni mère, mais seulement des frères. » — « Viendront-ils eux aussi avec toi dans notre pays ? » — « Non, c'est trop loin. » — « Mais tu ne retourneras pas avec eux ? » — « Je ne pense pas, c'est trop loin, et je suis venu dans ce pays pour y rester. » — « Il faut que tu aies le cœur bien fort, nous ne serions pas capables de quitter

notre pays pour aller chez les blancs. Que viens tu faire chez nous? »

« Ecoutez-moi bien. Dans votre pays, vous n'avez rien, ni poudre, ni tabac, ni mèches. Et les blancs connaissent toute la terre, et ils disent que vous êtes les plus malheureux. Ceux que vous avez vus jusqu'ici, vous achètent vos fourrures, vous donnent de la poudre, du tabac et c'est tout. Ils n'ont jamais demeuré avec vous. Personne ne vous a dit ce qui est bien, ce qui est mal. Si on tue le caribou, il meurt, on le mange et tout est fini. Pour l'homme ce n'est pas pareil; vous êtes bien malheureux, mais vous n'êtes pas des chiens, vous êtes des hommes tout comme les blancs. Si vous vivez bien, vous serez heureux sur l'autre terre, si vous faites mal, vous y serez plus malheureux encore qu'ici. Je viens vous dire ce qu'il faut faire et ne pas faire; si vous m'écoutez, vous serez heureux après la mort, et moi je reviendrai chaque année pour rester avec vous, et je pense que les blancs viendront vite avec moi, dans votre pays. De la sorte, vous serez heureux déjà sur cette terre. Si vous ne m'écoutez pas, vous n'aurez ni l'un ni l'autre. »

Telle fut ma réponse et, en même temps, mon premier sermon. Elle fut traduite aux jeunes qui ne comprenaient pas le jargon Montagnais, dont je me servais alors. Elle fut commentée, discutée sans doute, car ils parlèrent longtemps entre eux. On revint aux questions.

— « Qui t'envoie? » — « Le grand prêtre qui est le chef de tout ce pays. » — « T'a-t-il dit de venir seul? » — « Non, mais je n'ai pas pu trouver de Montagnais. Ils avaient peur de vous et disaient que vous tueriez le Père. » — « Et toi, tu n'as pas peur? » — « Si vous prenez le fusil ou la hache, vous pouvez me tuer, puisque vous tuez bien le caribou, qui est plus fort que moi, mais vous ne me tuerez pas par la sorcellerie. C'est une mauvaise chose qui n'est bonne à rien. Je n'ai pas peur, puisque je suis venu pour voir ce que vous ferez avec les blancs. »

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de ces païens? Je n'en sais rien. Mais l'un d'eux se chargea de me fournir chaque jour des vivres en viande fraîche. Un autre jeune homme s'attacha à moi pour m'apprendre la langue. Il me mettait au courant de tout ce qui se disait sur mon compte. « Il ne faut pas tuer le Père, disent les vieux, me conte-t-il un jour, parce qu'il est seul parmi nous ; ses parents nous accuseraient et viendraient le venger, et les blancs nous feraient mourir. »

On me demanda bien encore si le prêtre mettait les gens à mort quand on ne l'écoutait pas? Je leur fis comprendre que le Père n'est pas un agent de police. Ils se montrèrent satisfaits et, dès ce jour, redoublèrent de prévenances pour moi.

Les jours et les semaines s'écoulaient rapidement, trop rapidement même à mon gré. J'écrivais sans relâche. C'était une vraie furie chez moi. J'aurais voulu apprendre la langue en huit jours. La nuit, je relevais toutes mes notes et mettais en ordre mon travail de Dictionnaire. Quand je dis la nuit, le mot n'est guère exact, puisque j'écrivais dans ma tente jusqu'au lever du soleil, sans avoir besoin de lumière aucune.

Température, etc. — La réverbération de la lumière du soleil sur la glace et les sables produisait une chaleur intense. A certains jours aussi, nous avions quelques réminiscences d'hiver. C'est ainsi que le 12, le 13 et le 14 juin se déchaîna une furieuse tempête et vent du nord. La pluie du premier jour se changea en neige qui atteignit bientôt un pied d'épaisseur et ne disparut que cinq jours après. La glace, minée par les chaleurs et charriée par les vents, ne disparut complètement que le 11 juillet. Il restait encore à terre de grands bancs de neige au versant ouest des collines, et qui ne fondit guère avant la fin du même mois.

Puisque nous en sommes à ce sujet, parlons de suite, pour n'y plus revenir, du retour de l'hiver. La première tourmente de grêle ou de neige eut lieu le 18 du mois

d'août. Cette première neige eut vite fait de disparaître, il est vrai ; mais à partir de ce jour, les nuits se firent plus froides, et sur les bords du lac (côté ouest), l'eau stagnante des marais commença à geler. Dans les premiers jours de septembre, les lagunes se couvraient d'une glace éphémère qui disparaissait bientôt pour reprendre encore au caprice du temps. Tous ces petits lacs sans rivière étaient pris à la mi-septembre. Les autres lacs résistèrent bien jusqu'au mois suivant. Mais déjà nous étions en hiver, car nous traversions le grand lac sur la glace dès le 16 octobre.

VI. — **Mœurs des Esquimaux.**

La corruption extrême des sauvages des pays chauds a fait croire que le climat joue le plus grand rôle dans la question des passions. Volontiers, on se figurerait trouver des anges en ces déserts glacés. Hélas ! la nature humaine, corrompue par le péché, se retrouve partout la même. Il m'est absolument impossible d'entrer dans aucun détail sur les mœurs privées et sur la vie de famille des Esquimaux. Assez de passer dans la boue sans se salir. Qu'il me suffise de dire que l'enfant suce le vice avec le lait maternel. Je n'entends pas seulement parler ici des mauvais exemples qu'il a sous les yeux, mais bien d'une formation positive, d'un apprentissage forcé, subis par l'enfant de la part d'un chacun en guise de caresses. Ainsi éveille-t-on chez lui la nature. La malice, par suite, devance l'âge, et l'âge consomme la malice. La seule pensée de tant de misères morales fait saigner le cœur !

Qu'ils viennent donc ici ces pourfendeurs de prêtres et de missionnaires, ces prédicants de l'athéisme et du naturalisme ! Qu'ils voient la nature, en dehors de toute notion surnaturelle, de tout préjugé religieux ! Qu'ils voient et remercient Dieu d'appartenir au monde civilisé par la religion !

L'unité du mariage est généralement respectée chez les Esquimaux, mais la polygamie est admise. J'ai rencontré deux polygames seulement. L'un avait trois femmes et l'autre cinq. Je ne crois pas que la polygamie constitue en elle-même un obstacle sérieux à l'Evangile. Les cas en sont fort rares, et elle est plus tolérée qu'admise en principe. Le véritable obstacle serait, il me semble, le dévergondage effréné des mœurs, qui ne respecte ni l'indissolubilité du mariage ni la fidélité mutuelle des époux, et engendre ces querelles et rixes sanglantes dont nous entendons parler si souvent.

La condition de la femme mariée se rapproche beaucoup de celle de l'esclave. Le mari appelle souvent sa femme « chienne ». Une femme se mourait l'été dernier près de nous. Elle râlait avec peine, cherchant une respiration qui fuyait. La douleur contractait ses membres amaigris. Le mari, qui depuis de longs mois pleure encore son fils, assistait impassible à l'agonie de sa femme. Chacun plaisantait, riait, s'amusait avec lui auprès de la mourante. Je demandai de faire le silence et reprochai au vieux sa conduite. « Ce n'est qu'une femme », me dit-il. Cette réponse lui valut un sermon quelque peu cru, qui l'humilia sans doute, mais ne changea point ses idées.

Près de notre campement, j'avais remarqué une tombe à demi découverte, les roches étaient tombées, et le cadavre à jour. Nos chiens pouvaient le dévorer ; je le recouvris avec soin et en informai les sauvages. Un éclat de rire fut toute la réponse. Je m'expliquai de nouveau, croyant n'être pas compris. « Sans doute, nous te comprenons, me firent-ils, mais c'était une femme. »

L'expression « chienne » donnée aux femmes n'est pas seulement terme de mépris, c'est une accusation de mauvaise vie. Parlant de leurs frères du Nord : « Ce sont de vrais chiens », disent-ils, ou encore, « Un tel a agi comme un chien. » Il s'agit toujours de mœurs en ce cas. Un jour, dégoûté de leur inconduite, fatigué d'entendre les propos

grossiers, je m'empare de leur expression. « Va-t'en, chien, dis-je à l'un d'entre eux, je suis venu ici pour voir des hommes et non pas des chiens. » Il n'y revint plus et fit bien.

J'ai passé cinq mois en la compagnie des Esquimaux, et je n'osai jamais mettre le pied dans leur loge sans être formellement appelé par eux. On savait qu'il fallait être correct avec le Père, car j'avais posé mes conditions. Je dois dire d'ailleurs qu'ils me comprirent vite et se montrèrent toujours plus réservés en ma présence.

(*A suivre.*)

NATAL

Rapport du R. P. Mathieu au Directeur des Missions.

Oakford, 1er mai 1907.

Jesu tibi sit gloria, qui apparuisti gentibus.

C'est une chose assez habituelle au voyageur de faire halte de temps en temps, surtout lorsque la côte est escarpée et que le soleil de plomb fait sentir tout son poids, pour considérer la distance parcourue, y puiser un encouragement pour le reste de la route, et aussi jouir du panorama que la hauteur lui découvre.

Outre cette réconfortante satisfaction, j'ai cru pouvoir m'arrêter à l'idée que ces quelques lignes intéresseront peut-être nos jeunes frères Oblats. Si ce but n'était pas atteint, je pourrais du moins me rendre le témoignage que